

Le seul homme qui pouvait nous en soulager était le docteur Sceaux. Il était parmi les derniers médecins français à s'être attardé par chez nous. Il faut avouer qu'il avait tout à y gagner : notre village était charmant, sa villa bien plus encore.

Sceaux, comme nous le nommions, était un gros homme irascible, ventripotent, au nez piqueté de poivrot, qui nous auscultait en nous soufflant au nez son haleine tiédasse imprégnée de whisky. Il prenait d'autant ses aises avec nous qu'il ne se trouvait pas un médecin algérien à plusieurs villages à la ronde. Ça n'était pas une lumière en soi mais à force d'opérer sur le tas il avait fini par acquérir une certaine expérience qui fit sa renommée.

Nous préférions cent fois nous rendre à son cabinet qu'au dispensaire situé à la sortie d'Aïn-el-Turck et mené de main de bourreau par un infirmier algérien. Un colosse ! Il nous dépassait de toute sa hauteur. Si brutal dans sa façon de vous panser ou de vous piquer le bras ou la fesse que la mort était plus douce. Il faisait également office de dentiste : un polyvalent en quelque sorte ! Et si cela n'eût pas suffi, il aimait également la bouteille.

Pour mon grand malheur, la furonculose que je traînais avec moi depuis ma péritonite demandait à être désinfectée régulièrement. En effet, les furoncles venaient se nicher entre mes doigts de pieds et de mains, le long de mes avant-bras, de mes jambes, jusque sur mes fesses, en dégagant une odeur de pourriture lorsqu'ils se mettaient à suppurer. Mon père, par souci d'économie, me conduisait au dispensaire où la brute, entre deux grands éclats de rire, m'arrachait peau et furoncles dans une méchante odeur d'éther. Aussi préférais-je garder pour moi seule ma collection de boutons. Mais ma mère prit pitié et, dorénavant, c'est elle qui m'ôta avec une infinie douceur les bandelettes enroulées autour de mon pauvre corps meurtri, sans jamais montrer de dégoût.

Puis un beau jour nous vîmes, ébahis, s'ouvrir à deux pas de Sceaux le cabinet d'un médecin algérien. Le croira qui le voudra, les patients continuèrent d'affluer chez le père Sceaux. Même ma mère, si nationaliste à ses heures, lui restait fidèle. Il avait beau être grognon et buveur, les gens faisaient confiance au Français. Ce cancer de colonisation, si tenace qu'il continuait d'étendre ses ramifications même après l'indépendance.

Dans la salle d'attente du Français, pas une mouche ne volait. Un enfant bougeait, il était aussitôt réprimandé par sa mère. La conversation se faisait à voix basse, toujours sur le même sujet : le médecin algérien d'en face.

- Un jeunot inexpérimenté, voilà tout ce qu'il est ! Non, non, non ! Sceaux ou rien ! Et puis c'est un Français : il connaît son métier, » disaient les femmes entre elles.

Puis, en désespoir de cause, lorsque l'attente était si longue, dans les périodes de gale notamment, que les gens faisaient la queue jusque dans le jardin, les patients se mirent à consulter leur compatriote, contraints et forcés. Mais l'aberration de cette situation, c'est qu'autant les femmes avaient pris soin de garder propre la salle d'attente de celui qui les considéra toujours comme des indigènes, autant elles se relâchèrent avec le médecin algérien qui, lui, les respectait... du moins dans les premiers temps. Certains enfants urinaient à même le carrelage quand ils n'y vomissaient pas. Et toujours leur mère, indolente, laissait faire, si occupée qu'elle était à raconter, avec force rires et gestes, les dernières anecdotes.

Ce médecin algérien avait une espèce de factotum. Un grand gaillard noir préposé au ménage ou à lui prêter main forte quand il fallait maintenir un forcené qui se débattait par trop sur la table d'auscultation. Et lorsqu'un enfant salissait, il se dirigeait droit vers sa mère, muni d'un seau où un fond d'eau noirâtre croupissait :

- *Héya, m'ra, jèfi* (allez, femme, nettoie) ! » lui ordonnait-il en agitant sous son nez une serpillière comme il l'aurait fait d'une muleta.

- Comment ça je nettoie ? Il est pas fou lui ? » s'exclamait-elle en prenant à témoin la salle d'attente qui éclatait d'un grand rire, pour l'inciter à la dispute.

- Ah ! Vous les Algériens, à coups de bâton qu'il faudrait vous mater. Y'a que ça que vous connaissez : *l'matrague* (le bâton). Pauvre pays ! » lâchait le grand noir qui finissait toujours par laver le sol.

Nous étions, toutes les fois, pliées de rire, ma mère et moi.

Le médecin algérien finit par se faire une clientèle au fur et à mesure que Sceaux prenait de la bouteille et de l'âge et l'on raconte même qu'il devint plus hautain, plus dédaigneux que son confrère, tenant ses patientes de main de maître.